

054
M543
Canada

LE MENESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

VOL. I.

QUEBEC, 18 JUILLET, 1844.

No: 5.

SOMMAIRE ; — LE PETIT SAVOYARD, (Poésie) ; LA BIBLIOTHEQUE MUSICALE DU DOCTEUR BIBLIOPHOBUS, (Suite) ; FRANCESCA.

Poesie.

LE PETIT SAVOYARD.

Le Depart.

CHANT PREMIER.

“ Pauvre petit, pars pour la France.
“ Que te sert mon amour ? Je ne possède rien ;
“ On vit heureux ailleurs ; ici dans la souffrance.
“ Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.
“ Tant que mon lait put te suffire,
“ Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
“ Heureuse et délassée en te voyant sourire,
“ Jamais on eût osé me dire :
“ Renoncé aux baisers de ton fils.
“ Mais je suis veuve ; on perd sa force avec la joie.
“ Triste et malade, où recourir ici ?
“ Où mendier pour toi ? chez des pauvres aussi !
“ Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie,
“ Vas, mon enfant, où Dieu t'envoie.
“ Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent ;
“ Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
“ Une mère bénit son fils en l'embrassant ;
“ Mon fils, qu'un baiser te bénisse !
“ Vois-tu ce grand chêne, là-bas ?
“ Je pourrai jusque-là l'accompagner, j'espère.
“ Quatre ans déjà passés j'y conduis ton père ;
“ Mais lui, mon fils, ne revint pas.
“ Encor s'il était là pour guider ton enfance,
“ Il m'en coûterait moins pour t'éloigner de moi ;
“ Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense.
“ Que je vais prier Dieu pour toi !

“ Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde ?
“ Seul parmi les méchants (car il en est au monde),
“ Sans ta mère du moins pour t'apprendre à souffrir !
“ Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !

“ Mais Dieu le veut ainsi ; nous devons nous soumettre ;
“ Ne pleure pas en me quittant ;
“ Porte au seuil des palais un visage content.
“ Parfois mon souvenir t'affligera peut-être ;
“ Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

“ Chante, tant que la vie est pour toi moins amère ;
“ Enfant, prends ta marionnette et ton léger trousseau,
“ Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
“ Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

“ Si ma force première encor m'était donnée,
“ J'irais te conduisant moi-même par la main ;
“ Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;
“ Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin ;
“ Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née.

“ Maintenant, de ta mère entends le dernier vœu :
“ Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
“ Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
“ Prie, et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
“ Ton père le disait ; sois plus heureux : adieu !”

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines,
Et la mère avait dit : “ Il faut nous séparer ; ”
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois, et n'osant pas pleurer.

Paris.

CHANT DEUXIEME.

“ J'ai faim ! vous qui passez, daignez me secourir.
“ Voyez, la neige tombe, et la terre est glacée.
“ J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
“ Et je n'ai rien pour me couvrir.
“ ... Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
“ A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
“ Demez : peu me suffit : je ne suis qu'un enfant,
“ Un petit sou me rend la vie.
“ On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain ;
“ Plusieurs ont raconté, dans nos forêts lointaines,
“ Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines ;
“ Eh bien ! moi, je suis pauvre, et je vous tends la main.